

Laval théologique et philosophique



FERRY, Luc, RENAUT, Alain, *La pensée 68. Essai sur l'anti-humanisme contemporain*

Philip Knee

Volume 42, Number 2, juin 1986

40^e anniversaire du *Laval théologique et philosophique*

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400241ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400241ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Knee, P. (1986). Review of [FERRY, Luc, RENAUT, Alain, *La pensée 68. Essai sur l'anti-humanisme contemporain*]. *Laval théologique et philosophique*, 42(2), 269–270. <https://doi.org/10.7202/400241ar>

□ recensions

Luc FERRY et Alain RENAULT, *La pensée 68, Essai sur l'anti-humanisme contemporain*, coll. « Le Monde actuel », Gallimard, Paris, 1985, 293 pages.

Cet essai semble mener de front deux projets différents qu'expriment en un sens son titre et son sous-titre. D'un côté on a affaire à un problème d'histoire des idées puisqu'il s'agit de caractériser un ensemble de pensées, par ailleurs fort différentes, à travers leur lien avec les événements politiques survenus en France en mai 68, de les rendre plus intelligibles par cette mise en rapport, de mieux saisir en retour la signification de ces événements eux-mêmes et d'éclairer par cet héritage intellectuel la présente conjoncture culturelle française. De l'autre côté nous sommes conviés à une réflexion de fond sur le problème de l'humanisme à notre époque, et en particulier à une discussion philosophique de la question du *sujet* telle que traitée (et mal traitée, selon les auteurs) par quatre penseurs : Foucault, Derrida, Bourdieu et Lacan. Mais ces deux projets n'en font qu'un dans la mesure où ils définissent une énigme que Ferry et Renault se proposent justement d'interroger : si l'on peut parler d'une « pensée 68 » — les textes principaux de ces penseurs ayant tous paru dans les quelques années précédant ou suivant les événements, et chacun ayant manifesté à sa manière face à eux sinon sa solidarité du moins sa proximité intellectuelle —, comment comprendre toutefois l'imbrication d'un tel mouvement social caractérisé essentiellement par une revendication d'autonomie du Moi contre le Système (d'abord éducatif, puis, plus généralement, institutionnel), avec une pensée qui est avant tout celle de l'anti-sujet et de l'illusion de son autonomie ?

Avant d'y venir, reconnaissons qu'en elle-même la discussion de ces quatre auteurs, qui constitue les chapitres centraux du volume, laisse un peu insatisfait. Par le *choix* effectué d'abord, qui ne nous semble pas suffisamment justifié — en particulier celui de Bourdieu, préféré à

Althusser pour incarner le « marxisme français », nous laisse sceptique, même si Ferry et Renault tentent de s'en expliquer (p. 199-201) ; ensuite par la *forme* de la polémique, caractérisée non seulement par une grande brièveté — ce qui pour des problématiques considérables comme « la mort de l'homme » de Foucault ou « la différence » de Derrida nous semble regrettable —, mais aussi par un ton trop souvent pamphlétaire qui infeste d'ailleurs beaucoup de la littérature philosophique française de ces dernières années (même si le débat reste ici dans l'ensemble clair et suffisamment documenté).

Mais voyons plutôt le fond. C'est d'abord à l'identité théorique de ces œuvres, à leur manque d'originalité, que s'en prennent Ferry et Renault, puisqu'elles consistent essentiellement, à leurs yeux, en une « répétition hyperbolique » (p. 46) de la philosophie allemande ; une radicalisation, selon des combinaisons diverses, des thèses de Marx, Nietzsche, Freud et Heidegger, ce dernier jouant le rôle d'inspirateur décisif sur la question du sujet. C'est là l'origine du parti-pris d'anti-humanisme, de la dénonciation unilatérale de la subjectivité par ces pensées, dont Ferry et Renault entendent révéler les difficultés internes et les conséquences les plus problématiques. Non seulement cette évacuation du sujet ne peut aller jusqu'au bout d'elle-même, disent-ils, et ils n'ont aucun mal à en montrer les résidus tenaces dans chacune des œuvres discutées ; mais surtout ces discours s'interdisent de thématiser cette résistance de la subjectivité à se laisser « volatiliser ». Fondamentalement, ce que refusent Ferry et Renault c'est non la mise en évidence des limites de la subjectivité — ce qui caractérisait déjà, soulignent-ils sans cesse, tout l'effort de Kant —, mais « l'identification massive, brutale et peu nuancée entre philosophie de la subjectivité et métaphysique (...), qui voue la pensée 68, en tant qu'elle s'inspire des diverses critiques contemporaines de la métaphysique, à s'engager sur la voie coûteuse (peut-être même ruineuse) de l'anti-humanisme », (p. 58). Il s'agit au contraire de

savoir distinguer « plusieurs figures de la subjectivité (...) si l'on souhaite défendre non-naïvement, non-métaphysiquement, un *certain* humanisme, dont une certaine référence à l'idée de subjectivité paraît devoir être l'évidente condition de possibilité. » (p. 59). Ainsi s'esquisse au fil des polémiques la conception criticiste du sujet qui a la faveur de Ferry et Renaut, par exemple dans leur discussion du sujet lacanien qu'ils opposent à la conception de Freud animée par l'idéal humaniste d'autonomie. Ils prônent un sujet conçu comme tension du fini et de l'infini, c'est-à-dire *à la fois* irrémédiablement voué à se heurter à une part d'obscurité (en l'occurrence: l'inconscient) et tendu vers cette exigence d'autonomie que traduit et trahit tout à la fois l'illusion du sujet absolu parfaitement transparent et maître de lui-même (p. 242).

On comprend dans ces conditions que c'est à une confrontation des perspectives de Kant et Heidegger qu'aboutit dans son chapitre final ce livre consacré pourtant aux philosophies françaises du sujet. La critique des simplifications de celles-ci devient possible, en effet, dans la mesure où l'on accepte le « premier moment » de l'anti-humanisme heideggerien dénonçant la clôture du sujet sur lui-même, tout en refusant que cette mise à jour de la finitude conduise à retirer toute signification au concept d'autonomie. Heidegger, selon Ferry et Renaut, n'a conçu la critique de la métaphysique que sur le mode du *dépassement* et s'est interdit de conserver un sens aux exigences légitimes qui s'y étaient exprimées sous une forme illusionnée; alors que chez Kant, « si la métaphysique de la maîtrise absolue est dénuée de toute signification lorsqu'on lui attribue le statut d'une vérité, elle peut en revanche, à titre de principe régulateur pour la réflexion, constituer un horizon de sens pour la pratique humaine ». (p. 281). C'est à ce titre qu'on doit refuser la logique du « tout ou rien » par laquelle la pensée 68 radicalise la critique allemande, et selon laquelle l'autonomie absolue du sujet étant manifestement illusoire, on la vide du même coup de toute signification.

C'est ce thème de l'autonomie qui permet de revenir sur la perspective historique de ce volume, l'énigme de 68 évoquée plus haut et sa pertinence pour le présent. Mai 68, en effet, écrivent Ferry et Renaut, « a bien été une révolte des sujets contre les normes, à savoir au sens de l'affirmation de l'individualité contre la prétention des normes à l'universalité. Mais en même temps cette affirmation hyperbolique de l'individualité ouvre un

processus qui a pour horizon prévisible la dissolution du Moi comme volonté autonome, autrement dit: la destruction de l'idée classique de sujet ». (p. 98-9). Dans ce sens, ce mouvement social axé sur la promotion de l'individualité s'articule à une pensée critique à l'égard de la subjectivité, et on peut ainsi comprendre le rôle joué par la pensée 68: celui de légitimer philosophiquement l'hétéronomie au nom de laquelle ce Moi fluidifié se vide de toute substance. À partir de Heidegger, de la victoire du Dasein sur le *Bewusstsein* (p. 139), cette pensée inscrit le sujet dans le registre multiforme de l'hétéronomie par la destruction de l'idéal d'autonomie, et le diagnostic de narcissisme et d'individualisme souvent porté sur nos années 80 semble confirmer cette trajectoire: celle de *la mort du sujet dans l'avènement de l'individu* (p. 100) — une mort dont Ferry et Renaut soulignent les implications éthiques et politiques dans son expulsion de toute perspective de communication et de dialogue (p. 163).

En refermant ce livre on ne peut s'empêcher de reconnaître que d'autres (comme D. Bell ou plus récemment G. Lipovetsky, auxquels on nous réfère d'ailleurs ici) ont mieux décrit l'évolution culturelle qui semble caractériser les sociétés occidentales de la post-modernité. D'autres encore, c'est bien clair, ont mieux pris en charge la discussion philosophique d'œuvres comme celles de Foucault ou Lacan qu'on est un peu mal à l'aise de voir « exécutées » sommairement dans ces pages. Ce qui fait cependant l'originalité de cet essai, c'est sa tentative de comprendre et de défaire (non sans faiblesses sans doute, mais avec un indéniable brio) ce nœud d'anti-humanisme philosophique et de revendication sociale d'autonomie individuelle qui constitue, en effet, l'une des figures significatives de la culture contemporaine, et dont la pertinence pour notre réflexion éthique déborde de toute évidence les frontières et les événements seulement français.

Philip KNEE

François CHIRPAZ, **L'homme dans son monde: Essai sur Jean-Jacques Rousseau**, Genève, Labor et Fides, 1984, 168 pages.

Tzvetan TODOROV, **Frêle bonheur: Essai sur Rousseau**. Textes du vingtième siècle, Paris, Hachette, 95 pages.

Après les études déjà classiques de Starobinski et de Derathé, les analyses pénétrantes de Goldschmidt et de Rogers et le travail monumental de